Philippe Delerm

New York sans New York



New York
sans New York

Philippe Delerm

New York sans New York

Éditions du Seuil
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIXe

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE TRENTE EXEMPLAIRES
DONT VINGT-CINQ EXEMPLAIRES DE VENTE
ET CINQ HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE H.C. I À H.C. V
CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE

ISBN 978-2-02-134290-1 (éd. brochée)
ISBN 978-2-02-149756-4 (éd. de luxe)

© Éditions du Seuil, février 2022

ISBN 978-2-02-134293-2

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Skyline. Un nom composé au départ, mais le tiret est tombé. Pour davantage de fluidité, de légèreté, pour épouser encore mieux une image mentale. On voit le mot dans des magazines, à propos d'une terrasse d'hôtel dans Brooklyn, d'une baie vitrée dans l'appartement d'un designer : « une vue imprenable sur la *skyline* de Manhattan ». Et la photo confirme le concept. C'est beaucoup plus qu'un point de vue. Et pas un paysage. La structure dentelée d'une idée de l'immensité. Rien à voir avec les vues panoramiques les plus parfaites d'un désert, d'une chaîne de montagnes ou du canyon du Colorado. C'est pourtant aussi désertique a priori, aussi parfaitement dépeuplé. Des centaines de gratte-ciel et de tours échelonnés, où l'on n'essaie même plus d'identifier l'un ou l'autre,

ça serait aussi réducteur que la science imposée de reconnaître les noms des constellations, les soirs d'été. Car il s'agit beaucoup de ciel. *Skyline*. Tout ce que les hommes ont élevé dans la plus grande ville du monde, c'était pour construire le ciel. Tout le vacarme, toute la rumeur, toute la pollution pour atteindre la pureté.

Skyline. Un mot parfait pour combler le désir. Une paix mystérieuse, étrangement venue de cette possession virtuelle de millions de vies bousculées, frénétiques, chacune d'elles obsédée par la conscience d'être dans New York, d'être New York. Pourquoi le ciel est-il plus grand d'être tant tutoyé ? Le mot *sky scraper* ne convient pas vraiment, tellement trop familier. Il ne s'agit pas d'écorcher le ciel, mais de l'apprivoiser, et plus encore de l'inventer. Bien sûr, la largeur maritime de l'Hudson compte aussi, la présence invisible de l'Atlantique tout au bout. Mais c'est surtout la ligne dessinée d'un graphisme parfait unissant tous les décalages, les contraires. C'est si tranquille, pacifiant, si immobile avec en soi la folie de tous les mouvements. *Skyline*.

J'en trouve de temps en temps dans les brocantes. Des gravures pour l'école des années 1950 qui m'attirent invinciblement. Pour beaucoup d'entre elles, je les ai eues sous les yeux aux murs des salles de classe où j'ai suivi le cours préparatoire et les deux cours élémentaires. Après, mine de rien, on en venait davantage à l'abstraction. Mais à six, sept ou huit ans, les instituteurs nous faisaient parler sur ces images. Ce n'était plus le déchiffrage de syllabes, de mots et de phrases, mais une autre forme de lecture. Lecture du monde proche ou lointain. Un même paysage de campagne au fil des saisons, avec des champs, un canal, un pont au loin. L'été était radieux. Comme une première phrase de chapitre du *Club des cinq* : « Le lendemain était un jour radieux. » Pour l'automne, l'illustrateur n'y

allait pas de main morte avec les bourrasques de pluie, et pour l'hiver avec la neige. Les choses sont les choses et elles ne le sont pas. Cela ressemblait davantage à une rêverie qu'à une leçon. Entre deux séances de commentaires dirigés, l'instituteur laissait l'image au mur, dans un cadre de bois blanc où il pouvait glisser une scène nouvelle. *Un carrefour de ville*. Il y avait un autobus vert et crème comme on n'en voyait pas dans mon village, un kiosque à journaux, un cinéma, et Bambi sur l'affiche – un détail qui m'impressionnait, car on m'avait emmené voir le film à Vaucresson quelques mois auparavant, et, du coup, tout le langage des cartes Rossignol prenait une authenticité, une modernité, une conformité à mon univers stupéfiantes. En m'approchant, je pouvais lire en bas des gravures : « Éditions Rossignol – Montmorillon (Vienne) ».

Oui, c'était bien mon temps, et c'était bien ma vie. Ma vie en mieux, avec une paix délicieuse dans l'image du jardin, où l'on pouvait cueillir des cerises à l'infini, tout près d'un jardinier et d'une jardinière qui ne se disputeraient jamais. Pour la géographie, la découverte du monde, la même ligne claire, le même graphisme net et sûr m'emmenaient parfois très loin sans que la paix des choses soit remise en cause. La gravure était

réversible. Ainsi celle qui proposait d'un côté un campement de pasteurs nomades, avec leurs tentes, leurs chèvres, leurs chameaux, affichait au verso *Un quartier de gratte-ciel*. Une de mes futures belles prises de brocante, car je gardais un souvenir particulier de ce tableau. Mais ma plus belle conquête d'adulte reste celle du cadre amovible où l'on peut insérer les images. Les sept ou huit parlantes, précieuses, reconnues, retrouvées – *Un bureau de poste*, *Un carrefour de ville*, *Une cour de ferme*, *Un jardin potager*, *Un restaurant*, *Un quartier de gratte-ciel* –, dorment toutes dans le cadre, tout près de mon bureau, et je peux les faire apparaître à tour de rôle sans atténuer l'intensité de vie rêvée qu'elles ont gardée. Peut-être plus fortes encore qu'autrefois, car elles ne sont plus entamées par le didactisme imposé, le partage obligatoire avec les autres.

Un quartier de gratte-ciel. L'article indéfini est toute une poésie en soi. C'est l'Amérique, évidemment, mais *une* Amérique, à la fois indécise et générale, toute l'Amérique. Je ne me rappelle pas si Monsieur Brachet, mon instituteur au CE2, nous avait indiqué qu'il s'agissait de New York. C'était de toute façon davantage qu'une ville, une façon d'être et un monde tellement sidérants que seul le nom d'Amérique pouvait les contenir. Une vue plongeante,

vertigineuse – on avait le sentiment d'être soi-même en haut d'un gratte-ciel. Au centre, un conglomérat d'immeubles à dominante rectangulaire, dominés par une tour beaucoup plus haute et élancée que les autres, coiffée d'un toit pointu comme un clocher d'église. À l'arrière-plan, sur fond bleu de mer, une vie maritime, des bateaux dans tous les sens, des entrepôts tout en longueur, et même une île entièrement bâtie. Le sillage blanc des embarcations donnait une sensation d'activité, mais de sérénité aussi, les bateaux se croisaient sans se frôler. Devant, tout en bas, un bout de parc étrange, un bassin, des pelouses, et une large allée piétonne ceinturant le jardin. Des piétons minuscules y déambulaient, à peine figurés par le dessin, silhouettes sombres que ne commandait aucune effervescence, tant ils suivaient docilement la courbe entre le parc et les tours. On m'avait emmené à la tour Eiffel cette année-là, et en voyant à mes pieds les autos depuis le deuxième étage, j'avais demandé si en redescendant on pourrait m'acheter une de ces voitures miniatures. Mais sur la gravure du quartier de gratte-ciel, les autos étaient infiniment plus petites encore, et, comme les passants, semblaient figurer là pour souligner la prodigieuse taille des immeubles.

C'est drôle. Le vrai monde est celui des images et des livres. À quarante ans d'écart, j'ai déniché dans une brocante normande mon Amérique du CE2. Mais c'est seulement l'an dernier que j'ai découvert *New York in Photographs*, edited by William Cole and Julia Calmore, Simon and Schuster, New York, 1961. Un album en noir et blanc, très sobre et graphique. Sur la couverture, un effet de relief : des gratte-ciel noirs esquissés, dentelés, sur fond de gris moucheté. 1961. Quatre ans après mon CE2. Mais la photo n° 143, légendée *The Woolworth Building*, date forcément d'avant. Car la photo *c'est* mon image, ou plutôt mon image c'est la photo. Rigoureusement le même angle, les mêmes immeubles, la même plongée, les mêmes passants, les mêmes autos, les mêmes bateaux. L'illustrateur des éditions pédagogiques Rossignol n'aura probablement jamais mis les pieds à New York. Il a transposé à l'identique – augmenté seulement le vertige. Où il n'y avait que noir et blanc un peu éteints il a mis tout en couleurs, en belles couleurs élégantes et mates de ces années 1950 où j'ai rêvé New York sans savoir que c'était New York.

Depuis, j'ai appris des détails qui prennent un volume singulier, riches de tout ce temps passé à vivre avec l'image. Le Woolworth Building,

construit en 1913, mesure deux cent quarante et un mètres. Il domine City Hall Park, à quelques encablures de la mairie, le long de Broadway. Plus haut édifice habité du monde jusqu'en 1929, le Woolworth incarne le renouveau de l'architecture new-yorkaise du début du siècle.

Du début du siècle. Du début du siècle dernier. Il y a des choses dans les choses. New York dans un quartier de gratte-ciel à inventer.

New-yorkais. Je me surprends à employer cet adjectif sans jamais être allé voir la Grosse Pomme. Je qualifie de new-yorkaise l'esthétique de la Grande Galerie de l'évolution du Jardin des Plantes à Paris. Par là, j'entends contemporaine, plutôt nocturne, avec une lumière sophistiquée dans les ors et les bruns. Élégante d'une élégance qui tiendrait également de la culture danoise – mais dans new-yorkaise, je mets *danoise* aussi, sensible au raffinement décoratif dans l'épure d'une technologie moderne et intimiste. C'est sûrement un peu trop valorisant d'employer new-yorkais dans ce sens. J'imagine bien que les boutiques de luxe de la Cinquième Avenue doivent bénéficier à présent d'une standardisation mondiale. Mais c'est ce que j'entends dans des mots comme MoMA, une touche de respect

dans la bouche de ceux qui prononcent ce mot. Pas le même respect que celui dévolu à Rijksmuseum ou à Tate Gallery. Un respect d'assimilation de la culture au cœur de ce que la planète a de plus trépidant. Museum of Modern Art. Comme partout sur la terre, l'art est sans doute à New York l'affaire des bourgeois, l'affaire des gens qui veulent révérer ce qu'ils n'ont pas, la petite étincelle dont dans un même élan ils revendiquent le manque en eux, l'absence dans leur vie quotidienne et l'admiration obligatoire dans les musées.

Mais il y a une grande différence. À New York, quand vous sortez du MoMA ou quand vous venez de manger un hamburger au Shake Shack, à l'ombre des grands arbres du Madison Square Park, vous n'êtes pas dans une ville mais dans *la* ville. C'est une idée qui justifie votre présence, mais dont vous sentez en même temps qu'elle aurait été plus facile à préserver si vous n'étiez pas venu. Cela aurait évité le désagrément de vous être senti un peu floué par une performance au MoMA, ou bien d'avoir trouvé désagréables vos voisins de table au Shake Shack. Aller à New York, c'est forcément la comparer à d'autres villes, ou même trouver qu'elle est incomparable, ce qui procède déjà d'une attitude comparative.

New York est *la* ville. Toutes les mégapoles moyen-orientales ne seront jamais à côté d'elle que des gadgets en toc, et même Pékin, Tokyo, Moscou ne peuvent prétendre à l'article défini. C'est une royauté un peu effrayante, dépourvue du charme de l'ancien profond, mais c'est ainsi. Londres et Paris sont deux villes fascinantes, mais New York est *la* ville. Ne pas aller à New York, c'est refuser l'idée d'un risque de comparaison qui serait un antivoyage. Le risque de trouver à New York moins que New York.

Quand des amis vous en ont parlé comme d'un endroit mirobolant, avec des phrases qui commencent par des « Si tu veux vraiment… C'est là que… Une fois dans ta vie… », vous mettez dans un coin de votre tête ce restaurant « pas cher, pas du tout clinquant, une ambiance incroyable, et c'est super bon ». A fortiori lorsqu'il s'agit d'une adresse à l'étranger, il y a un vrai plaisir d'attente, et une légère inquiétude aussi, si l'envie vous prenait de vérifier. Est-ce que je serai capable de retenir une table, est-ce que ça ne sera pas complet ? En général, dans ces cas-là, le vrai bon moment, c'est quand on y est, qu'on a réussi à s'installer, que le concept est assouvi, et qu'on a même eu le temps de lorgner les plats servis aux tables voisines, en échangeant ensuite des coups d'œil ébahis en haussant les sourcils.

Après, ça va toujours beaucoup trop vite. Dès la première bouchée avalée, le temps se met à glisser irrémédiablement, et vous avez beau essayer de le suspendre à intervalles réguliers avec des constats un peu trop réitérés de satisfaction, le *je suis en train de le faire* s'est déjà mué en *je l'ai fait*.

Dans les choses que je ne ferai délicieusement pas, je garde une tendresse particulière pour Katz's Delicatessen, maison fondée en 1888, quand le Lower East Side était une terre d'accueil pour des centaines de milliers d'émigrants juifs d'Europe de l'Est. Il y a manifestement une outrecuidance de la part de cet établissement à vouloir le garder dans son jus de bistro ouvrier. À l'extérieur, un dépouillement pauvret à la limite du délabrement ; à l'intérieur, une décoration succincte, un alignement janséniste de tables carrées, et le conglomérat trivial : ketchup, moutarde, sel, présentoir métallique de serviettes en papier. L'opulence vient seulement d'une extraordinaire prolifération de cadres photos accrochés aux murs. Oui, tous les grands de la terre sont venus là, ça paraît incroyable mais c'est comme ça. Ce qu'on y sert ? De fastueux sandwichs au pain de seigle bourrés à craquer de quatre cents grammes de pastrami, ou de